sée par le double aviron, s'éloigna rapidement de ce lieu de misères.

Plus de la moitié de la distance qui les séparait du village avait été franchie sans accident, lorsqu'une fatale branche d'arbre qui rasait inaperçue la surface de l'eau culbuta la pirogue, et précipita au fond du fleuve les deux agonisants. Les Indiens se mirent à leur recherche quoique persuadés qu'ils ne retireraient que des cadavres; mais à leur grande surprise les moribonds revinrent à la vie au bout de quelques minutes, et semblèrent même avoir retrouvé toutes leurs forces en buvant l'onde salée apportée par le flux.

Quant aux effets et au peu d'argent renfermé dans les malles, tout fut perdu; les Indiens, après des recherches simulées, déclarèrent n'avoir rien pu sauver. M. et madame Sombret arrivèrent donc à la Fabrica sans autres vêtements que le linge qui les couvrait, sans autres ressources que celles que la Providence, dans ses desseins cachés, leur réservait. On les jeta dans une case inhabitée, sur un tas d'herbes sèches, où la femme mourut peu de jours après; mais le mari, nature énergique et forte, sortit vainqueur de cette lutte avec la mort. Il était encore naguère plein de vie dans une ville du Mexique, où son industrie lui procurait une honnête aisance.

Tirons maintenant un voile sur ces misères dont les journaux du temps ont retenti, et éloignons-nous d'un séjour qui nous fut si funeste.

CHAPITRE III.

Départ pour Vera-Cruz. — Le Paso San-Juan. — La rivière du même nom. — Disette de vivres. — Les chevreuils. — Frayeur d'un de mes gens. — On s'accoutume à l'idée du danger. — Souffrances pendant le voyage. — Les moustiques. — L'hacienda de San-Nicolas. — Une belle matinée. — Tlacotalpan. — Grâces des jeunes filles créoles. — Hospitalité. — Repas chez un créole. — La cigarette. — La balandre. — Alvarado. — Séjour désagréable. — Le *tamal*. — Une revue de *Jarochos*. — Port d'Alvarado. — Le sloop met à la voile. — Calme. — Requins. — L'île des Sacrifices. — Le fort de San-Juan d'Ulua. — Vera-Cruz.

Deux chemins conduisent d'Acayucan à Vera-Cruz : l'un tracé au travers des forêts; l'autre formé par le cours des rivières de San-Juan, de San-Andres, d'Alvarado, et par la mer. Je préférai le voyage par eau comme plus pittoresque, et dans les derniers jours de juin je me mis en marche avec mes gens et mon bagage pour le Paso San-Juan, hameau situé sur la rivière du même nom, à quatre lieues d'Acayucan.

Avant d'arriver au Paso, j'envoyai mes chasseurs faire une excursion dans une savane, afin d'avoir pour dîner autre chose que du *tasajo*. Ils nous rejoignirent lorsque nous arrivions au village, rapportant dans leurs carniers un lapin et deux jeunes chachalacas. Mes gens allumèrent un feu sur la hauteur qui domine l'embarcadère, et s'employèrent tous aux apprêts du festin, tandis que j'allai moi-même à la recherche d'une embarcation.

Une grande pirogue se trouvait sans chargement : je l'obtins pour trente piastres avec deux Indiens pour

nous conduire à Tlacotalpan, sur la rivière d'Alvarado. Le soir même j'y fis porter mon bagage, et le lendemain le batelier poussa à la dérive, quand l'aurore chassait devant elle les nuées de moustiques que les ténèbres avaient amenées.

La rivière de San-Juan descend de la chaîne des monts Mijes, et va se jeter dans l'Alvarado, en face de Tlacotalpan, après s'être réunie à la rivière de San-Andres. Elle est navigable dans toutes les saisons à partir du Paso. Les forêts, qui croissent jusque sur les bords escarpés de son lit terreux, jettent de chaque côté des festons de verdure et des lianes serpentines, du milieu desquels surgissent à chaque instant des iguanes à longue queue, ou des tortues à écaille précieuse, qui se hâtent de fuir à l'approche de l'homme.

Lorsqu'une des berges s'aplanit, la rive se couvre de crocodiles de toutes les grandeurs. Leur forme et leur immobilité les font prendre de loin pour des troncs d'arbres. Malgré notre habitude de les voir ainsi, nous nous trompions constamment : pour éviter une méprise, nous tombions dans une autre, prêtant aux arbres déracinés la vie que nous refusions aux caïmans.

Leur nombre était quelquefois effrayant; nous en avons compté jusqu'à quarante se chauffant au soleil dans un espace de deux à trois cents pieds. Quand la pirogue qui portait les colons passait devant eux, ils rentraient un à un dans les eaux; et la pensée que nous étions entourés de ces redoutables animaux nous donnait parfois un frisson de terreur. Quelques-uns

dédaignaient de fuir, et fixaient sur nous un œil morne, fascinateur comme celui du serpent.

Les bords de la rivière San-Juan ne sont guère plus habités que ceux du Goatzacoalco. Ce n'est que le second jour de notre navigation que nous aperçûmes quelques petites fermes, composées de deux ou trois cabanes entourées de papayers. Nous vîmes aussi plusieurs cases abandonnées, sans doute depuis le commencement de la saison pluvieuse. Les possesseurs de ces simples habitations, vivant à peu près comme des sectateurs de Diogène, n'ont point d'habitudes à changer ni de commodités à regretter en quittant leur demeure; ils se transportent avec leurs bestiaux dans des savanes découvertes, et là, sous un carbet fait à la hâte, qui les met à peine à couvert, avec un hamac qui les berce et les endort, ils ignorent qu'on puisse être mieux, et resteraient toujours où le hasard les a conduits, si l'intérêt de leurs troupeaux ne les forçait à lever le camp. La valeur de leurs habitations ne consistant guère que dans le nombre des bestiaux qu'ils possèdent, ils s'éloignent quand l'exige la saison des pluies, et reviennent dans le temps sec, après que les eaux se sont retirées et que le limon de l'inondation a engraissé les pâturages.

Au milieu de ces solitudes, nous nous trouvâmes fort embarrassés : nous n'avions emporté du Paso que ce qu'il fallait pour déjeuner, et avant la fin du premier jour nous dûmes recourir aux tortilles sèches des Indiens pour apaiser notre faim. Mais le lendemain matin nos bateliers nous indiquèrent une plage

sablonneuse où le chevreuil, attiré par la fleur savoureuse du *bignonia salicifolia,* vient par troupes en brouter les buissons. En effet, à peine fûmes-nous à terre, que nous en aperçûmes un grand nombre qui fuyaient en tous sens. Nous en tuâmes un que mes gens dépecèrent aussitôt. On en boucana les filets, et on en fit bouillir les cuisseaux sans aucun assaisonnement. Malgré la faim, qui rend les convives peu difficiles, nous mangeâmes cette viande fade avec plus de répugnance que de plaisir.

Peu s'en fallut ce jour-là qu'un de mes gens ne devînt la pâture d'un caïman. Il avait tué un canard, qui était tombé dans la rivière à six pas du bord. La pirogue gagna la rive, et cet homme se mit à l'eau pour atteindre sa proie : mais au moment où il avançait la main pour la saisir, une énorme gueule, garnie de dents longues et effilées, s'ouvrit devant lui, engloutit le canard et disparut. Le malheureux n'eut jamais une frayeur pareille; il resta un moment comme pétrifié dans l'endroit même où il avait vu le monstre, n'ayant ni la force de fuir ni la conscience de ce qu'il devait faire.

On s'habitue cependant bien vite au danger. Certes, aucun de nous n'ignorait l'utilité des précautions à prendre contre l'attaque de ces animaux : eh bien, malgré cela, pour calmer durant le jour les démangeaisons insupportables que nous causaient les piqûres des moustiques, nous laissions pendre nos jambes dans la rivière pendant que la pirogue en rasait la surface. Le hasard nous favorisa alors, mais on ne gagne pas toujours à jouer si gros jeu.

Nous passâmes vraiment d'horribles nuits dans ce voyage. L'orage grondait sur nos têtes vers deux ou trois heures de l'après-midi, et la pluie tombait ensuite par torrents jusqu'au lendemain matin. Nous étions couverts d'une banne de peaux de bœufs non tannées, qui, sous l'action alternative de la chaleur et de l'humidité, exhalait une odeur fétide. Mais notre plus grand supplice commençait lorsque les bois se coloraient de la teinte rougeâtre du soleil couchant. Les moustiques arrivaient alors par essaims tellement épais, que le soleil en perdait son éclat. Malgré le jeu de nos mouchoirs, nos retraites étaient bientôt envahies. Je m'accroupissais, je me cachais tout entier dans mon manteau, tournant toutes mes facultés vers un seul but, celui de boucher hermétiquement les issues dont un ennemi bourdonnant m'apprenait l'existence; mais bientôt suffoqué par la chaleur et le défaut d'air, je me voyais forcé de me découvrir. Souvent après une lutte de plusieurs heures, je tombais dans un accès de fureur contre les moustiques, contre la nature, contre moi-même : fureur impuissante dont seul je portais la peine. Laissant tomber ma tête dans mes mains, je restais immobile. Résigné à souffrir, je m'offrais en sacrifice à ce fléau, digne de figurer parmi les tourments du Tartare. Je me roidissais contre la douleur, et un sourire de damné effleurait mes lèvres, alors que ces insectes infernaux redoublaient leurs attaques. Mais enfin, vaincue par la souffrance et par le sommeil, ma patience cédait à tant de maux, et je cherchais de nouveau sous mon

manteau une trêve d'un instant, et un repos empoisonné du venin de mille piqûres.

De semblables moments sont des années dans la vie.

Le soir du quatrième jour de notre navigation, nous arrivâmes à l'hacienda de San-Nicolas, où nous pûmes nous délasser des fatigues des nuits précédentes. On nous servit un abondant souper de poisson frais, assaisonné de raisin sec, d'olives, d'amandes et de câpres. Nous mangeâmes avec un appétit qu'expliquait notre longue abstinence, et nous nous endormîmes au son des guitares d'un fandango, et des voix criardes des danseurs et des musiciens.

Un peu après le lever de l'aurore, à l'heure où les joyeux danseurs retournaient au hamac et au sommeil, nous nous éloignâmes du toit hospitalier. Mieux disposé que les jours précédents à recevoir les impressions agréables, j'assistai avec délices au réveil de la nature. Le ciel était sans nuages; un zéphyr embaumé effleurait les ondes et en ridait légèrement la surface; les feux du soleil levant commençaient à dorer la cime des arbres, où déjà depuis longtemps l'oiseau moqueur en attendait les premiers rayons, qu'il saluait de ses chants aux cents couplets (13); la calandre sortait de son nid suspendu, que le vent balance au-dessus de l'eau; le cardinal, étalant sa pourpre, poursuivait les moustiques attardés, et la spatule aux ailes roses, appuyée sur une patte parmi les roseaux, demeurait attentive au bruissement de la pirogue qui devançait le courant.

Peu à peu les ondes de la rivière devinrent unies

comme une glace; à peine y découvrait-on les légers arcs concentriques formés par le remous sur notre sillage. Cependant nous avancions rapidement; nos bateliers redoublaient d'activité. C'était un dimanche, et ils avaient à cœur d'arriver assez tôt à Tlacotalpan pour entendre la messe. En effet, nous ne tardâmes pas à apercevoir devant nous les maisons blanches de ce joli village.

Tlacotalpan [1] est une petite Venise; à l'époque des grandes eaux, l'inondation envahit une partie du village, malgré la légère pente du littoral sur lequel il est bâti. Mais au lieu de pesantes gondoles, décorées de blasons aristocratiques, on voit glisser sur l'eau de simples pirogues, légères comme l'écorce du liége et rapides comme la flèche. Les dimanches, une infinité de ces nacelles sillonnent les rues basses, surgissent soudainement entre les habitations, et disparaissent de même derrière elles. Les jeunes filles ont un charme particulier en maniant la rame; elles joutent ensemble quand elles se rencontrent, et manœuvrent leurs pirogues avec une dextérité surprenante. La ceinture rouge qui retient sur leurs hanches leur jupe de mousseline claire dessine admirablement leur taille; et le *rebozo* [2], passé en écharpe sous le bras gauche, donne à leur parure une grâce qui rehausse leurs attraits naturels. Ce sont d'ailleurs les plus jolies créoles de cette côte. Outre de beaux yeux

[1] La population de Tlacotalpan était de 5,000 âmes en 1851.

[2] Le *rebozo* ou pagne est une écharpe d'un tissu de coton ou de soie, dont les femmes se couvrent la tête et les épaules.